

encore pour atteindre le Liban ! Ils marchaient tous deux, sans rien dire, tristes, abattus, fatigués, n'osant entre eux échanger les pensées de leurs âmes toutes pleines de crainte et de pénible anxiété. Les enfants eux-mêmes semblaient pressentir le danger : plus de rires bruyants, plus de joyeux ébats. Le sable étouffait tout, jusqu'au bruit de leurs pas. Par instants, ils croyaient entendre au-dessous de leurs pieds, comme le murmure d'une onde qui ruisselle. Leur oreille trompée écoutait avec ravissement gazouiller le mystérieux cours d'eau ; leurs yeux cherchaient la source et leurs mains creusaient le sable, afin de rafraîchir leur poitrine brûlante aux flots limpides du ruisseau. Cruelle déception ! le sable seul glissait sous leurs mains avides et sous leurs pieds meurtris. Mais bientôt dans le lointain apparaissait un îlot de verdure. Les voyageurs surpris, joyeux, ravis, doublerent le pas, et, l'espérance au cœur, ils marchaient alertes et rapides, dévorant du regard l'oasis salutaire que le ciel clément offrait à leurs désirs. Ils marchaient plus vite encore, et l'îlot ne se rapprochait point, l'îlot fuyait toujours ; puis, tout à coup, sa verdure s'effaçait et ses arbres s'évanouissaient dans le vague et vapoureux azur de l'immense horizon. C'était le mirage, supplice cruel du voyageur imprudent, le mirage, enchantement trompeur, décevante illusion, amorce et réseau fatal jetés par le désert, pour saisir et dévorer sa proie.

Les voyageurs cheminèrent ainsi de déception en déception, jusqu'à l'heure tardive où la nuit descend et se glisse, silencieuse et fraîche, sur la terre embrasée. Le soleil plongeait son disque empourpré dans les vagues sablonneuses de la plaine sans rive. La brise, en s'endormant, frissonna, lugubre et soupirante, aux lueurs défaillantes du jour. Accablés, haletants, épuisés de fatigue et mourants de soif, dans le creux d'un vallon, sans autre tente que les voiles de la nuit, Hébel et Saraella s'arrêtèrent et s'assirent à l'ombre d'un palmier. Les enfants pleuraient, sous les étreintes de la souffrance ; mais leurs cris expiraient dans leur poitrine altérée. Saraella sanglotait : la douleur, les angoisses maternelles remplissaient et torturaient son âme ; les plaintes, les cris de ses pauvres enfants lui déchiraient les entrailles : elle aurait voulu ouvrir ses veines et donner tout son sang, pour rafraîchir, pour ranimer ces deux frères créatures, plus chères à son cœur que sa propre vie. Pauvre mère ! elle ne pouvait rien, rien que pleurer, invoquer le ciel, presser ses enfants sur sa poitrine, et attendre le secours d'en haut. Hébel, silencieux, accablé, fixait sur le sable des yeux mornes et pleins de larmes : de désespoir il se tordait les bras, et frappait de sa main son front brûlant, comme pour se reprocher d'avoir exposé la vie de tous ceux qu'il aimait..... Le désert insensible ne répondait à ces pleurs, à ces sanglots déchirants, que par le silence, le lugubre et douloureux silence de la solitude et de la mort !.....

La nuit enveloppa de ses voiles funèbres cette scène navrante de la torture, de l'angoisse, du désespoir affreux, dont Dieu seul fut témoin. Et, lorsque, le matin, les premières lueurs de l'aube